

Berlinale 2018 Féminitudes

Anne-Christine Loranger

Numéro 314, juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2018). Berlinale 2018 : féminitudes. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 46–48.

Berlinale 2018

Féminitudes ANNE-CHRISTINE LORANGER

« Le terme générique "personnage féminin complexe" semblait vide de sens devant ces héroïnes puissantes et vulnérables, irritantes et attachantes, déterminées et indécises, souvent tout à la fois. »

La Berlinale vaut son pesant d'or. Non seulement le Festival engendre-t-il un passionnant brassage de tendances parce qu'il prend place au confluent de l'est et de l'ouest de l'Europe, mais aussi en raison de ses liens traditionnels avec l'Asie et l'Afrique. Si la moisson de films fut très économe en matière de paillettes cette année, elle répandit ses largesses ailleurs. 2018 fut, sans contredit, la Berlinale des femmes. Et ils ont récompensé le film de Luc Picard, en plus!

Il faisait doux, ce février à Berlin (c'est rare). Il faisait soleil (miracle!). À l'entrée de l'hôtel Hyatt, situé en face du Berlinale Palast, siège nerveux de l'action, on prenait le soleil au sortir des films en fumant une clope, discutant avec un réalisateur suédois en compétition ou croisant le directeur Dieter Kosslick, dont c'était l'avant-dernier festival avant sa retraite en 2019. Il était plein d'allant, comme toujours, malgré la lettre signée par 79 réalisateurs allemands en novembre 2017 réclamant des changements au sein de l'organisation du festival en vue de mieux se mesurer à Cannes et à Venise. Sa position cette année n'avait rien de simple: entre les révélations liées aux scandales sexuels dans le

cinéma (Harvey Weinstein et Kevin Spacey ont souvent été accueillis à Berlin), les risques de déroute financière du Berlinale Palast (où se déroulent les grands événements du festival et les deux tiers des projections en compétition) et les spasmes politiques du gouvernement allemand, il fallait savoir garder le cap, même sur les grosses lames. Et Dieu sait que 2017 en avait provoqué de solides!

PUISSANTS PORTRAITS FÉMININS

Reflétant la montée de la parole des femmes, la compétition nous offrit de passionnants portraits de femmes, ou encore, tournés par des femmes. Le terme générique « personnage féminin complexe » semblait vide de sens devant ces héroïnes puissantes et vulnérables, irritantes et attachantes, déterminées et indécises, souvent tout à la fois. Qu'on pense à *3 jours à Quiberon*, portrait exquis et troublant de Romy Schneider (Marie Bäumer) ou à la courageuse Sedna (Feodosia Ivanova) du très beau film *Ága*, sur un couple de chasseurs nomades vivant seuls sur les plaines glacées du Grand Nord de la Russie. On songe aussi au trio formé par Tina, sa fille Vittoria et leur troublante voisine Angelica dans le beau film italien *Figlia mia* de Laura Bispuri, ou encore à Chela (Ana Brun) et Chiquita (Margarita Irún), couple de femmes issues de la



bourgeoisie du Paraguay dans *Las Heredidas*. La palme du personnage féminin le plus courageux aurait pu être également séparée entre ceux de Kaja (Andrea Berntzen), la jeune fille cherchant sa sœur à tout prix tandis que les balles de l'extrémiste norvégien Anders Breivik pleuvent sur des centaines de jeunes gens dans *Utoya 22. July* de Erik Poppe, celui de Sawyer (Claire Foy) dans *Unsane* de Steven Soderbergh et l'inoubliable Nojet (Léonore Ekstrand) de *The Real Estate* des Suédois Axel Petersén et Måns Månsson. Sans compter les rôles (moins marquants) de Laura (Laura Benson) dans *Touch Me Not* d'Adina Pintilie et d'Isabelle Huppert interprétant le rôle principal dans *Eva* de Benoît Jacquot. C'était au point où on se demandait comment le jury allait bien pouvoir trancher. La décision était tout aussi difficile parmi les rôles masculins : Milan Marić dans *Dovlatov* d'Alexey German Junior, Joaquin Phoenix dans *Don't Worry, He Won't Get Far On Foot* de Gus van Sant, Franz Rogowski dans *In den gängen* de Thomas Stuber, Mateusz Kościukiewicz dans *Twarz* de Małgorzata Szumowska et Anthony Bajon dans *La prière* (voir p. 22) de Cédric Kahn, avaient tous offerts des performances étonnantes de justesse et d'émotion dans des registres fort variés.

LES PRIX

Dieter Kosslick relatait dans ces pages la difficulté de sélectionner un jury. Celui présidé par Tom Tykwer nous a paru manquer de vue d'ensemble et de cohésion. Si nos favoris en matière d'acteurs (Ana Brun pour *Las heredidas* et Anthony Bajon pour *La prière*) ont tous les deux reçu l'Ours d'argent, pour le reste les choix du jury semblaient dans plusieurs cas avoir été tirés d'un chapeau au petit bonheur, le bon film étant récompensé du mauvais prix. Si le Prix du meilleur scénario nous a semblé assez mérité pour *Museo* de Manuel Alcalá et Alonso Ruizpalacios, Wes Anderson (Meilleur directeur) aurait dû selon nous gagner l'Ours récompensant une exceptionnelle contribution artistique pour l'originale esthétique d'*Isle of Dogs*. Ce prix fut offert à Elena Okopnaya, responsable des costumes et des décors de *Dovlatov*, du cinéaste russe Alexey German Junior, notre favori pour l'Ours d'or. Ce dernier prix fut octroyé au difficile *Touch Me Not* d'Adina Pintilie, ce qui a ébahi toute la critique et a dû pousser pas mal de distributeurs à s'arracher les cheveux, tant cette docu-fiction sur une femme qui refuse de se laisser toucher laisse perplexe. Le Prix Alfred-Bauer, récompensant une œuvre qui ouvre des perspectives en cinéma, attribué à *Las heredidas*, aurait été plus approprié pour le film de Pintilie, en plus du prix GWFF qu'elle a reçu récompensant la

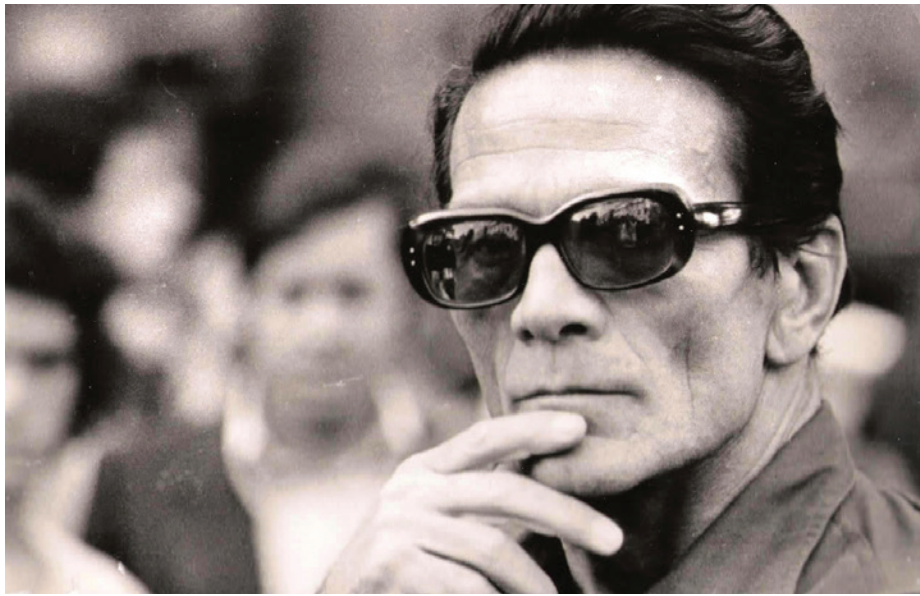
meilleure première œuvre. La Meilleure réalisation aurait mieux fait de tomber dans la main d'Emily Atef pour *3 jours à Quiberon*, ce qui aurait fait au moins un prix à un réalisateur allemand, tous repartis les mains vides malgré l'une des meilleures sélections venue de l'Allemagne depuis longtemps. *In die gängen* (*In the Aisles*) de Thomas Stauber, histoire d'amour qui se développe entre les allées d'un Club Price est-allemand, a été notre coup de cœur en compétition et aurait aussi facilement pu se valoir le Grand prix du jury, même si nous avons beaucoup aimé la complexité et la sensibilité de *Twarz* de Małgorzata Szumowska, histoire d'un beau jeune polonais qui devient le premier greffé du visage en Europe et doit vivre avec une figure à la fois étrangère et ravagée.



COUPS DE CŒUR

En compétition, les tout derniers jours ont été les meilleurs : c'est là qu'on a pu voir le magnifique *Ága* du Russe Milko Lazarov, qui aurait certainement remporté l'Ours d'or s'il avait été en compétition. Cette histoire d'un couple vieillissant de chasseurs de rennes qui, vivant seuls sur les steppes de *Yakoutie* dans le nord-est de la Russie, se racontent rêves et légendes pour oublier l'absence de leur fille Ága partie travailler dans la mine de diamant, était chargée de poésie et de tendresse. De même, *Eldorado* de Markus Imhoof, documentaire venu de la Suisse sur le sort des réfugiés en Europe, porté par des images fortes ainsi qu'une écriture intime et troublante, nous a touché tout en nous désespérant. *Kbook* (*Cochon*), comédie iranienne de Mani Haghighi mêlant l'horreur au ridicule, nous a ravi avec son esthétique désopilante et l'humour burlesque, voire fellinien, de son réalisateur qui se met lui-même en scène dans le rôle d'un réalisateur qui cherche à tout prix à retrouver sa célébrité. Le film fait la part belle

-
- 1. *3 jours à Quiberon*
-
- 2. *Touch Me Not*
-
- 3. *Pasolini*



« Il y a des sections qu'on visite juste par pur plaisir de cinéophile. La Berlinale 2018 rendait hommage à Willem Dafoe, un vieil habitué de Berlin, ce qui nous a permis de voir le peu connu *Pasolini* d'Abel Ferrara. »

aux Iraniennes qui mènent l'action du début à la fin. Quand à *Black 47* de Lance Daly (voir l'entrevue et la critique dans ce numéro), disons simplement que c'est un noir morceau d'histoire... À voir!

PANORAMA, BERLINALE SPÉCIAL, CINÉMA CULINAIRE ET NATIVE: INCURSIONS DANS LES AUTRES SECTIONS

L'énorme section Panorama donne toujours la place belle au cinéma LGBTQ: *River's Edge* d'Isao Yukisada (Prix Fipresci), portrait social d'un groupe de jeunes Japonais du secondaire qui tentent de trouver un sens à leur existence, démontrait à la fois son originalité et une sensibilité pour le sort de cette « génération perdue ». *Ex-Pajé* de Luiz Bolognesi (Mention spéciale du Prix Glasshütte du documentaire) a prouvé être un excellent documentaire sur les anciens shamans de la jungle brésilienne reconvertis plus ou moins de force.

Dans Berlinale Special, *The Happy Prince* de Rupert Everett sur un Oscar Wilde sortant de prison qui revoit sa jeunesse, était aussi délicieux que touchant. Everett est Wilde à 100%, tant dans sa puissance mentale que dans ses faiblesses. *Becoming Astrid* de Pernille Fischer Christensen, nous montre la jeunesse tumultueuse de l'auteur pour enfants Astrid Lindgreen décédée en 2002 (Fifi Brindacier et le petit Émile, vous vous souvenez?) Jeune fille-mère au début du siècle en Suède, la jeune Astrid (Alba August) décide contre toute attente d'élever son enfant seule, malgré les résistances de sa famille très religieuse et les offres de mariage de son amant. Un très beau portrait d'une jeune femme courageuse, qui permet de comprendre d'où elle a tiré ses personnages. Du côté des séries, *Bad Banks* s'est avéré un divertissement intelligent et captivant sur les intrigues des banques et leurs relations avec les politiques. Dans Cinéma

Culinaire, *Ramen Teh* d'Erik Khoo, présenté sur le plus grand écran d'Europe, fut une expérience troublante tant la gastronomie de Singapour avait l'air succulente. On entendait les ventres gronder méchamment devant les plats de nouilles à la dimension de petites piscines. Si le film intelligent de Khoo cherche à réconcilier Singapour et le Japon, (le second ayant envahi le premier durant la Seconde Guerre mondiale) il a aussi réussi à expédier 300 personnes directement au restaurant!

FILMS CANADIENS

Il y avait peu de films canadiens cette année mais *Les rois mongols* de Luc Picard a réussi à se démarquer pour recevoir l'Ours de cristal, dans la section Génération Kplus, la plus haute récompense attribuée au cinéma jeunesse, et ce, par des enfants. À côté de cela, dans Generation 14plus, *Les faux tatouages* de Pascal Plante nous a beaucoup plu par sa fraîcheur et la qualité de ses interprètes. Présenté en compétition, *Circle*, court métrage profondément dérangeant de Jayisha Patel sur une grand-mère indienne qui ordonne le viol de sa petite-fille. *Three Thousand* de la jeune réalisatrice Innu Asinnajaq, dans la section NATIVE, était une belle occasion de voir du cinéma d'animation innu et surtout d'expérimenter l'histoire innue par les yeux de ceux qui la vivent et la vivront. Finalement, *Lemonade* de Ioana Uricaru dans Panorama offrait une vision de l'existence des immigrants qui attendent leur permis de séjour.

PUR PLAISIR DE CINÉPHILE

Il y a des sections qu'on visite juste par pur plaisir de cinéophile. La Berlinale 2018 rendait hommage à Willem Dafoe, un vieil habitué de Berlin, ce qui nous a permis de voir le peu connu *Pasolini* d'Abel Ferrara. Berlinale Classics reste cependant notre section préférée, tant pour revisiter des films bien-aimés que pour avoir la chance de voir des œuvres peu connues de réalisateurs de légende. *Tokyo Boshoku*, dernier film en noir et blanc du mythique cinéaste japonais Yasujiro Ozu, rematricé et présenté par Wim Wenders et le musicien Ryochi Sakamoto (en larmes tous les deux), était un vrai bonheur. C'est cependant le visionnement du classique *Les ailes du désir* de Wenders, rematricé en 4K et recoloré image par image, qui nous a transporté. Berlin restant Berlin, nous nous sommes payé la représentation de 22 h 30 au Kino International, une magnifique salle datant de la RDA qui possède encore ses lustres et ses boiseries comme au temps de la guerre froide. Au sortir du cinéma, dans la belle nuit berlinoise éclairée par la lune perchée sur la tour d'Alexanderplatz, il n'y avait pas que les anges qui volaient. ▲